

---

**AMATEUR D'ART « PAR LUNETTES ROUGES »**

Portant lunettes rouges et aimant visiter des expositions,  
découvrir des artistes et échanger à leur sujet.



**07 AVRIL 2021 PAR LUNETTES ROUGES**

## Voyages avec un photographe (Albers, Mulas, Basilico)



*Josef Albers, Tenayuca, 1937, page 39 et 4ème de couv., (c) The Josef and Anni Albers Foundation*

La maison d'édition milanaise Humboldt Books publie, entre autres, une collection de petits livres de voyage autour du travail d'un photographe (en italien et anglais), distribués par les presses du réel; j'avais écrit il y a quelques semaines une petite recension de Gente del Delta de Nino Migliori, que j'avais beaucoup apprécié. En voici trois autres dans la même collection. Le plus récent (et le premier de la collection avec un non-Italien) concerne les voyages de Josef et Anni Albers au Mexique (2021; 112 pages, plus 16 pages du cahier en anglais, 76 photographies N&B ou montages pleine page, 4 illustrations dans le texte). Quittant le Bauhaus et réfugiés aux Etats-Unis après 1933, enseignants au Black Mountain College dont la rigidité leur pèse parfois (puis à Yale après 1950), les Albers découvrent au Mexique un espace de liberté, et s'y rendent souvent entre 1935 et 1940, puis entre 1952 et 1956. Ces photographies, prises pour la plupart par Josef, quasiment inédites, sont comme un carnet de notes, une suite d'impression de voyages; aucune prétention à une photographie « artistique ». Quelques-unes sont des souvenirs personnels (comme la rencontre avec Diego Rivera), un bon nombre montrent des Mexicains du peuple, des marchés, quelques bâtiments modernes, quelques objets (les Albers accumulèrent une importante collection d'objets archéologiques lors de leurs voyages, aujourd'hui au Musée Peabody de Yale); mais les photographies les plus intéressantes sont celles des ruines Mayas et Aztèques, pyramides, temples, palais, bas-reliefs. L'intérêt d'Albers pour l'architecture se traduit là par une composition formelle très agencée, très géométrique. En introduction du livre est reproduite la lettre du 22 août 1936 des Albers aux Kandinskis, où Josef écrit : « Le Mexique est vraiment la terre promise de l'art abstrait. » L'objet de sa quête visuelle semble en effet être davantage les formes géométriques qu'il découvre dans ces ruines, plutôt qu'une investigation archéologique classique. Il aurait été intéressant d'inclure dans ce livre une lecture de ces images par un archéologue des cultures pré-colombiennes, qui aurait pu apporter un regard plus scientifique, éclairant la différence de regard. Il y a un texte plutôt biographique de Brenda Danilowitz (Fondation Albers) et un essai sur l'usage de la photographie par Albers, de l'architecte Luca Galofaro. Ma principale critique est que j'ai eu du mal à saisir la logique de présentation des photographies dans le livre, plus ou moins thématique, mais ni chronologique, ni par site; de plus, je n'ai pas compris ce que faisait là (page 83) une photographie de la Place San Martin à Lima au Pérou en 1953. Mais c'est un détail, et cette édition d'un corpus inédit enrichit la connaissance que nous avons des Albers et pourrait inciter à explorer plus avant la passerelle (assez peu étudiée, je crois) entre l'esthétique Bauhaus et les cultures pré-colombiennes.





*Ugo Mulas, Louisiana Museum of Art, 1961, page 75, (c) Eredi Ugo Mulas*

**Ugo Mulas** à 30 ans n'est pas encore un photographe confirmé, il a photographié la bohème du Bar Jamaica et les migrants de la périphérie de Milan, et, s'il s'intéresse déjà à l'art, il ne fait guère de photographies d'oeuvres ou d'artistes (excepté avec le Piccolo Teatro, en particulier à Moscou en 1960, et, un peu, à la Biennale de Venise en 1954 et 1958), et encore moins de photographie conceptuelle. Travaillant pour de nombreux magazines afin de gagner sa vie, sa chance est d'être envoyé en reportage par L'Illustrazione Italiana pour accompagner Giorgio Zampa, un universitaire florentin germaniste cultivé, curieux et fantasque; après des reportages dans les deux Allemagnes, la paire va au Danemark en 1961. Le paisible Danemark d'alors est aux antipodes de l'Italie bouillonnante : deux articles paraissent dans le magazine, « Rencontre avec Karen Blixen » en juillet 1961 et « Le Danemark serein » en août, illustrés de photographies

de Mulas. Ces travaux, considérés par les critiques comme alimentaires, non sans un certain mépris, sont rarement montrés ou publiés (ni même mentionnés sur son site, où on trouve seulement une photo de Blixen et d'où ce livre est absent...), alors que leur étude serait des plus intéressantes pour mieux comprendre la formation de Mulas comme photographe. C'est cette lacune qu'ont partiellement comblée les éditions Humboldt (distribution par les presses du réel) avec ce livre de 2017 en italien et anglais (94 pages, plus 12 pages du cahier en anglais, 65 photographies N&B pleine page, 9 photographies de Karen Blixen dans le texte de l'article du journal reproduit ici, petit texte de présentation par Dario Borso). Le livre ne dit pas quelles furent les photographies publiées dans le journal avec l'article « Le Danemark serein »; on peut les regrouper en quatre catégories : paysages urbains ou ruraux et vie quotidienne, portraits (outre Blixen, le physicien Niels Bohr, plusieurs designers et un charmant jeune garçon), objets design et architecture, et le Louisiana Museum (dont Zampa ne parle pas dans son article). Dans les photographies de la campagne et de la ville est sous-jacent le contraste avec l'Italie, comme si, à chaque instant, Mulas voulait nous dire : « ici c'est plus propre, plus ordonné, plus paisible, mais tellement plus ennuyeux ». Regardant les portraits de Blixen, on ne sent pas encore le talent qu'aura Mulas par la suite dans ses photographies d'artistes, peut-être parce que, dans l'entretien avec Zampa, c'est Karen Blixen (alors âgée de 76 ans et qui mourra l'année suivante) qui mène le jeu; par contraste, Niels Bohr, renfrogné, allumant son cigare, est bien plus intéressant (lui aussi mourra l'année suivante). Mais l'intérêt principal de ce livre vient des photographies de chaises, de théières, de verres et autres ustensiles de cuisine (Mulas travaillait alors aussi pour la revue italienne de design et d'architecture Domus, et une analyse comparative aurait été intéressante), et surtout des images du Musée, qui avait ouvert en 1959 (et était alors surtout consacré à l'art danois). Son architecture légère, discrète, lumineuse est remarquablement rendue. Je ne sais pas si c'est la première fois que Mulas photographia un musée, mais on sent là, dans sa capacité non seulement à montrer les oeuvres, mais aussi à rendre l'atmosphère qui les entoure, un talent naissant qui se confirmera dans la décennie suivante. C'est donc une agréable découverte; seul reproche, l'absence étrange de légendes pour la plupart des photographies (peut-être perdues).



Gabriele Basilico, *Az-Zarqa Free Zone*, 2006, pages 74-75, (c) Archivio Gabriele Basilico

Si ces deux premiers livres sont bien des récits photographiques de voyages, plus étrange est *Free Zone 2006* de **Gabriele Basilico** dans la même série (2018, 100 pages plus un cahier anglais de 12 pages, 76 photographies couleur en pleine page). En effet, à la différence de ses trois précédents livres dans cette collection, en *Iran*, à *Glasgow* et au *Maroc* (que je n'ai pas vus), nous avons là un voyage un peu particulier. Amos Gitai, ayant réalisé le film *Free Zone* en 2005 (pas son meilleur film, malgré Natalie Portman et Hiam Abbass) demanda à Basilico l'année suivante de venir photographier *a posteriori* les lieux où se déroulait le film : Tel-Aviv, Jérusalem, Nabi Moussa, le poste frontière entre Palestine et Jordanie contrôlé par les Israéliens, Amman, la zone franche d'Az-Zarqa au Nord-Est de la capitale, Jerash sans ses ruines, et retour à Tel-Aviv via Haïffa. Sous couvert d'une histoire typiquement « gauche sioniste » tentant de bâtir des passerelles et des complicités entre Juifs et Palestiniens, le film déroule un schéma assez peu réaliste selon lequel l'occupation est mise au second plan car les bénéfices économiques et les deals entre Israéliens et Arabes la rendraient acceptable (à la Jared Kushner). Une zone franche où l'on vend des voitures hors taxes et où Israéliens et Arabes peuvent faire du business ensemble (mais qui n'est nullement démilitarisée, ni entre Israel et la Jordanie, contrairement à ce que dit ce texte) ne présente pas l'ombre du début d'une prémisse d'une solution à l'occupation et au conflit. Basilico, un an après le film, réalise ce « road trip » avec de bien belles photos qui, elles non plus, ne rendent guère compte de la réalité de l'occupation sur le terrain. Lui qui avait pourtant si bien su rendre la dimension tragique de Beyrouth détruite, fait ici un travail formellement bien fait (les maisons Bauhaus de Tel-Aviv, Nabi Moussa, la masse des voitures), mais peu pertinent, avec une énième photo du Mur de Séparation, du Dome du Rocher, du Mur

des Lamentations, etc. Le livre comprend un récit de Basilico, une lettre de Gitai à sa veuve et un texte du critique Andrea Lissoni, plus quelques photos de leurs rencontres.